

## Bataille de Jemmapes (6 novembre 1792).

**Numéro d'inventaire :** 1979.27493

**Auteur(s) :** Joseph Beuzon

**Type de document :** image imprimée

**Éditeur :** Ancienne Maison Quantin (7, rue Saint Benoît Paris)

**Imprimeur :** Ancienne Maison Quantin

**Période de création :** 4e quart 19e siècle

**Date de création :** 1892

**Collection :** Imagerie artistique. Série 2 ; n° 20

**Description :** gravure industrielle photomécanique en couleur d'après gravure sur bois, chromotypographie feuille jaunie traces de colle sur les bords ruban adhésif au dos de la feuille

**Mesures :** hauteur : 283 mm ; largeur : 377 mm

**Notes :** Illustration de la bataille de Jemmapes, du 6 novembre 1792, opposant Français et Autrichiens. Dans la partie inférieure, texte imprimé explicatif. signature dans la gravure : "Joseph Beuzon 1892" Joseph et Louis Beuzon, ensemble ou séparément ont composé de nombreux sujets d'imagerie. Actif fin 19e, début 20e. Au verso de la feuille, texte publicitaire

**Mots-clés :** Histoire et mythologie

**Filière :** aucune

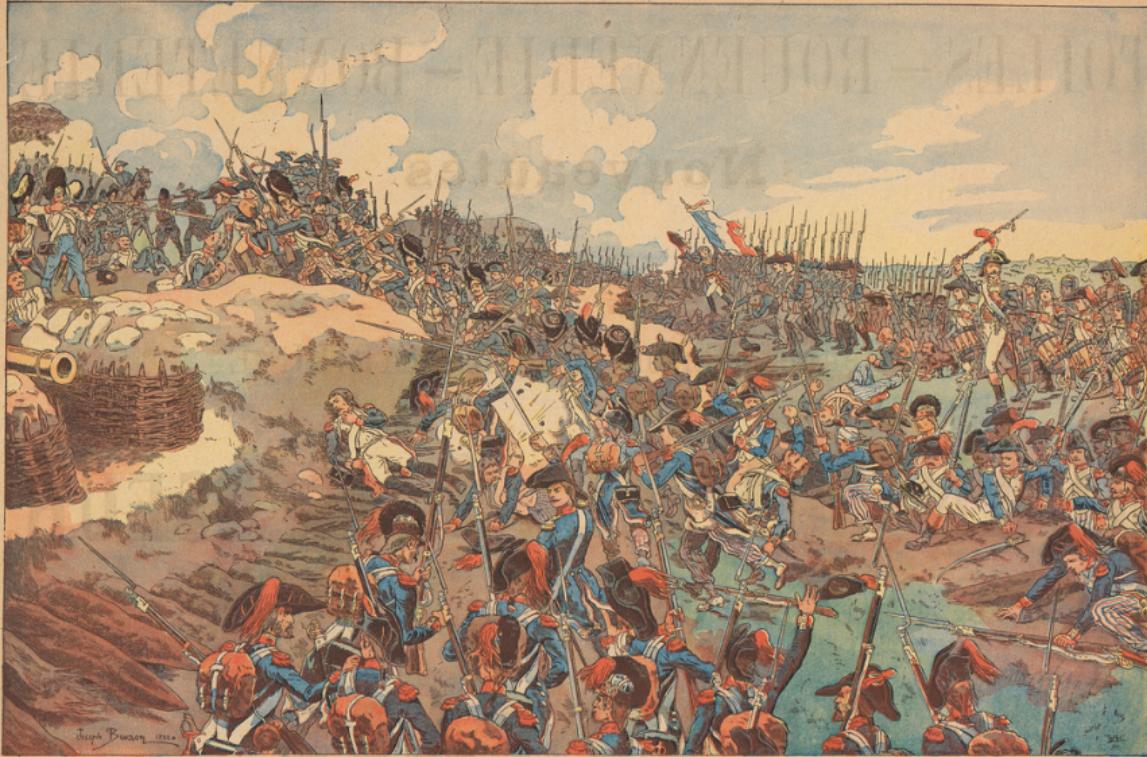
**Niveau :** aucun

**Autres descriptions :** Langue : Français

ill. en coul.

IMAGERIE ARTISTIQUE  
Série 2. — N° 20.

## BATAILLE DE JEMMAPES (6 novembre 1792)

ANCIENNE MAISON QUANTIN  
7, rue Saint-Benoit, Paris.

L'aile droite de l'infanterie française, formée en colonnes d'assaut, enlève les redoutes autrichiennes. — L'armée autrichienne, qui avait fait le siège de Lille, s'était repliée en Belgique, autour de Mons, et avait gagné le Château de Saxe, où elle concentrerait ses forces sur le plateau qui s'étend de Jemmapes à Cuesmes. Les positions étaient redoutables, mais l'Armée révolutionnaire n'hésita pas à les conquérir. Le 6 novembre au matin, l'armée française, à jeun (elle devait manger après la victoire), prit l'offensive. L'aile gauche attaqua vigoureusement Jemmapes et s'empara des redoutes qui défendaient ce village. Le centre entra en ligne; mais, brusquement chargé par la cavalerie autrichienne, il arrêta son mouvement et fut sur le point de se rompre.

Louis-Philippe d'Orléans, général de brigade à dix-neuf ans, au service de la République, et Renard, le valet de chambre de Dumouriez, rallièrent nos brigades du centre, qui refoulèrent les Autrichiens et rejoignirent l'aile gauche.

Blessé de ce côté, Dumouriez courut à l'aile droite, où la lutte est sauvage. Il se mit à la tête de ses bataillons, et entame avec eux la Marceillaise. Les volontaires de la République se précipitent balançant en avant, encadrant les retranchements, renversent tout et s'emparent des redoutes. Le village de Cuesmes est culé, et, à deux heures, tous les retranchements ennemis sont à nous.

Les Autrichiens battent en retraite et nous abandonnent Mons.